

LE VIDE ET LE RESTE

EDITION TARABUSTE SEPTEMBRE 2012



*Contexte : Le poète norvégien Olav Håkonson Hauge (1908-1994) cultivait des pommiers au village d'Ulvik qu'il n'a presque jamais quitté. Sa poésie est ancrée dans la géographie spectaculaire de l'ouest norvégien, mais jusqu'à quel point ?*

*En mettant sa maison au centre d'un cercle de 30 km, l'auteur a sillonné, seule et à pied, tous les sentiers, ou presque, qui ont pu inspirer l'œuvre du poète.*

*Un voyage sur le fil des illusions, aux prises avec une réalité souvent rude.*

*Dans cet étonnant recueil, elle mesure ses pas, ses mots, ses photographies, aux troubles horizons du rêve et recompose un poème circulaire divisé en autant de fragments que de jours de marche.*

\*

Je ne marche pas seule  
la solitude me marche  
la solitude incruste  
ses agrafes de peine  
suture un sillage  
comme union  
atomisée d'oubli  
ma Pléiade lacère  
la nuit retroussée  
sortie du ventre chaud  
que faire d'autre

\*

\*

Dressé  
contre le vent  
autre versant du cri  
tu saisis les cordes de pluie  
avec les dents  
les harpons de tes talons  
font carnage des canneberges  
et se débat la sphaigne  
en éclaboussures chuintantes  
et s'ébouriffe la chair calleuse  
écailles de pierres  
qui hoquette aux rafales  
c'est à ce prix  
que tu te traînes  
au fond de l'horizon  
dressé  
contre le vent

\*

Comme toi  
petit saule  
est seul  
dans la tourmente  
comme lui  
tes racines  
sont profondes

\*

Ce qui hèle  
par là  
je ne sais pas  
ce que c'est  
je ne suis pas sûre  
que le vent revient souvent  
avec les bonnes réponses  
mais j'aime l'empressement  
des jambes  
à maintenir l'impulsion

## GRAVITÉ/GRAVEDAD

Une traversée des Pyrénées « Mar à Mar »

EDITIONS LANSKINE SEPTEMBRE 2015



*Contexte : Tout le monde a traversé les Pyrénées. Depuis la nuit des temps, plutôt dans le sens sud/nord pour fuir, pour le trafic, pour la liberté, pour les mariages, une histoire de conquêtes. Celle de mes ancêtres. Celle qui se déploie ici, faite seule et à pied cap à l'ouest comme le soleil, s'étend sur cinq années. Ai patiemment relié un bout de la chaîne à l'autre. Que reste-t-il de ces 51 étapes segmentées ? Comment la traversée de ces immensités plurielles marque-t-elle la mémoire et par quoi la compléter ? Et le temps entre chaque départ, de quoi est-il fait ? Gravité/Gravedad, funambule à la frontière des dissolutions, avance avec 51 courts poèmes, rasés au plus près du vécu (quoi de plus concret qu'une date ?), entrecoupés de cinq trêves avec photographies et longs poèmes composés sur le modèle du virelai, rimés, métrés, comme tentative d'accrocher et de fixer les déplacements du souvenir en introduisant le chant. Et même avec deux grandes manches ouvertes, toutes les Pyrénées ne rentrent pas dans un si petit costume. Qu'importe : « Chanterai por mon corage » !*

\*

**18 juin 2005**

Abandonnées sur les épaules de nos reflets,  
qu'elles sont longues à mourir,  
les méfiances.

\*

**29 juillet 2008**

Le jour où l'aube tombera  
dans les quatre directions,  
le jour où les forêts s'engageront  
sur des chemins de lave,  
le jour où, assise comme les corbeaux,  
je frapperai au comptoir du temps,  
ce jour là, tu m'aimeras.

\*

**7 juillet 2012**

Même avec le souffle de la tortue,  
même avec les nerfs du cheval de mine,  
même avec la ruse des anciens dieux  
on est ce que l'on vise.  
On n'atteint pas l'Atlantique.

\*

Parfois, des estrades, tombe la parole.  
Ainsi, des montagnes naissent des navires  
Au corps tout plein des airs de carmagnoles :  
« Vaincre l'horizon jusqu'à l'aplatir,  
Le jeter sur nos épaules  
D'où les vieux vautours rajeunissent en vol »  
Chantaient alors les élagueurs de cols.  
Les hommes inventent, pour ne pas s'endormir,  
Des chemins de poudre pure ; ils raffolent  
Des mâtures qu'ils piquent, avec de grands rires,  
En mer, ronde comme une idole.  
Et les vieux vautours rajeunissent en vol.  
Aujourd'hui, c'est plus calme, on plante ses grolles  
À la verticale du pont des soupirs.  
Les troupeaux pleurent sous la lune mongole  
Leur grand Martin\* qui les faisait courir.  
On grappille quelques girolles.  
Sans fin, les vautours rajeunissent en vol.

*\*le grand Martin : «Martin» ou «Dominique» désignait l'ours, autrefois répandu dans ces montagnes.*



*Contexte : On n'y voit rien.*

*Une nuit des temps distille sa source à l'austère secret des tourbières du plateau de Millevaches.*

*La Vézère, née là, rivière choisie parce qu'avant de rejoindre la Dordogne, elle a creusé des cavernes dans lesquelles, sans soleil, des hommes ont traversé le temps, la nuit, faisant apparaître un bestiaire unique et admirable.*

*Habitée à lire les paysages et à nommer ce que je vois, j'ai voulu marcher de nuit et à l'aube, perdant position, bouleversant mes sens et ceux de mon chien, le « versant animal » indissociable de ce projet. Suivre cette rivière à pied, c'était descendre au mystère, palper l'invisible des petits jours, prendre le maquis des peurs primitives pour atteindre Lascaux où trois cerfs braimaient sous la pleine lune, à l'équinoxe de l'automne 2013.*

*Une longue marche nocturne baptisée de pluie et de brouillard sur les terres (pré)historiques de la famille du père disparu, chères à mon enfance.*

*L'eau, la pierre, les bêtes, témoins de passage, ont ranimé une nostalgie des aurochs.*

\*

Pour passer la langue sur la peau des pêches sauvages  
juste après la pluie  
pour l'éclat d'un renard alarmé dans le couchant d'une lisière  
pour mentir au tableau des calories absorbées  
pour le nombre des pierres  
pour l'histoire des torrents et celle des refuges  
par dépit de ne pas avoir écrit  
« ce que j'ai oublié fait de la terre à ce que je suis »  
pour ma collection internationale de manteaux de pluie  
pour arriver  
au sommet  
seule  
face sud  
pour me tenir prête à la vitesse d'expansion des horizons  
je serai toujours cette fille qui dépasse les bornes.

\*

\*

Un homme, une femme  
assis dans la clairière.  
Vent violent  
seulement sur l'homme  
la femme questionne.

Pas assez affûtée pour discerner son accent  
je passe la langue sur le couteau de poche.

À la campagne  
c'est lui qui répond.

\*

Parfois tu es dans ta barque de papier  
et tes filets ne remontent que  
des bougies allumées  
toi, poète.

\*

Repose-moi là, aigle  
à cette intersection entre trois parcelles de la grande forêt :

une parcelle où la neige est noire même en été  
une parcelle qui rougit quand on y parle nynorsk  
une troisième parcelle transparente comme l'œil des chats  
pour que je les étudie.

Quand j'aurai terminé d'étudier  
je les coudrai avec mes jambes.  
Quand j'aurai terminé de coudre  
tu reviendras me chercher, aigle  
nous prendrons de la hauteur  
et mon œil viendra sous la plume que tu me prêtes  
pour tracer des intersections et des parcelles  
dans la grande forêt.

\*

Certains jours  
l'air froid des maisons  
pèse comme une enclume.  
Il pétrifie.

Quand on vit dehors  
les jours de froid  
font marcher plus vite.  
Et on se dilapide.

PATIENCE DES FAUVES  
RÉSEAU D’AFFÛTS EN TERRITOIRE POÉTIQUE  
EDITIONS ERÈS/PO&PSY MARS 2017



Contexte : « Un sentier, c’est une patience qui ne cicatrise pas : la patience des fauves. »  
C’est par cette phrase que la poète-marcheuse-artiste visuelle qu’est Sandrine Cnudde encadre le contenu en apparence disparate de son livre, à la fois journal illustré de résidence d’écriture en territoire rural (lozérien), recueil de poèmes comme « instantanés de vécu », et tentative de cartographie des expériences de l’écrit. En apparence seulement, car par sa forme mixte, précisément, cet « essai de géopoésie subjective » offre une perspective originale sur le processus créatif de cette poète préoccupée de borner un territoire des sens et de la géographie où le paysage intérieur fait écho aux paysages traversés, aux personnes rencontrées.

\*

### La tourbière

Le temps s’enregistre de couche en couche  
lentement la chronique de la terre et des hommes prend  
pente  
froide  
humide  
froide  
dans mon dos une armée d’Indiens hauts en peintures de  
guerre à l’arrêt dans leur timidité  
j’appose les mains sur les sphaignes tièdes  
j’accorde mon instrument j’exhausse  
un profond sombre  
froid  
humide  
froid  
peu à peu j’épuise la tristesse  
de la terre

\*

\*

### **La lavogne**

Me suis-je réfléchi, déjà ?  
Une fois, je crois, dans l'oeil rond et plein d'un ciel oublié  
au désert.  
Je me suis pensée feuille et vautour et calcaire et reflet.  
J'ai déboutonné mon visage, il a glissé sans lutter.  
Je l'ai trempé tel un linge en sa toilette.  
Lentement empesé d'eau, il a un peu coulé et pâli mon visage  
tandis que l'autre réfléchissait  
(pour un instant nous étions deux)  
des choses piquantes se sont détachées en frottant  
la bouche et les yeux.  
La bouche surtout.  
Quand il a touché le fond, le visage qui se voyait visage a dit  
« ça suffit ».  
J'ai soulevé et tendu le linge mien devant le soleil.  
L'éclipse flambait en trois points.  
Un parfum de coing et de cuivre en reboutonnant les yeux.  
Se réfléchir en un trou d'eau, à un pas du renversement  
et laisser à une seule question le soin d'exister :  
Qu'allons-nous devenir ?

\*

### **La vallée de l'Enfer**

Dans un paysage dépeuplé  
les doigts transfusent d'anciennes mûres  
le corbeau insulte le ciel et le vautour qui le soutient  
la chaleur ne couvre plus les ombres longues  
la draille  
dans sa largeur  
s'engraisse des petites réglisses parfumées des brebis.  
Ce qui frappe  
c'est la vieillesse du lieu  
et sa plaie profonde irritée  
de loups en cages.

\*

### **Un doute**

J'ai beau gratter  
le givre  
sur la page  
je ne déchiffre  
qu'accidents  
sur des barbelés.

\*

### **21h59**

L'air sent le flingue froid  
l'herbe en mille lunes  
se brise sous la botte  
le chien pisse tête haute  
la terre est si lente à blesser.

\*



\*

### **Compère, commère, sycomore**

Deux personnes se détachent de la lisière  
rassemblent le bois pour l'hiver  
une étrange transparence rosée  
se développe autour d'eux  
des drapés mouvants  
d'aurore boréale  
nimbent cet échange  
non verbal  
leur concentration peint  
l'air autour  
le coutumier  
dans leurs gestes  
les contient  
ou  
est-ce seulement  
la présence proche  
du sycomore ?

\*

### **Sieste dans la chaleur de quatorze heures**

Partagent un trou  
la femme et la bête  
rien ne se passe  
rien ne passe  
rien  
que les mouches et les oiseaux qui tracent  
dans la forêt  
des itinéraires à grande vitesse  
leur respiration creuse le trou la femme et la bête  
rien ne se passe  
rien ne passe  
rien d'humain  
les oiseaux, les mouches, les itinéraires  
les feuilles accueillantes les couvrent  
la forêt les couvre  
rien ne se passe  
un épais tapis de temps  
lentement  
lourdement  
les couvre  
le temps s'épaissit avec leur souffle  
rien ne se passe  
loin au-dessus d'eux  
un temps épais  
ils prennent si peu de place.

\*

**Des instants lumineux sur le reste du pays**  
*imaginant une élégie de Joseph Brodsky à Marvejols*

Au fond du trou  
brillants comme les écailles d'une truite ébouriffée  
des toits  
les sirènes retentissent  
tous ont menti  
mais de là où je suis  
je ne sais pas distinguer  
la vérité ni le mensonge  
je ne vois que les départs prématurés  
les poings qui se perdent au boulevard des rêves  
et les fumées toxiques  
dans la cage thoracique des maisons  
les sirènes se renversent  
à l'oblique des coutumes  
des enfants ravivent un tout petit théâtre  
de sable où ne circulent que des machines  
poussées vers les rebords  
faute de pouvoir additionner  
les sirènes divisent  
depuis l'asile du plateau  
on se demande  
ce qui peut  
au loin  
éclairer.

\*

**Voir**

Je les voyais du haut du petit HLM de quatre étages  
les horizons sauvages.  
Roulaient les orages de la liberté s'écrasaient les déluges  
endurés sans refuges.  
Toutes les perceptions hors limites.  
À pleins tubes la mécanique des bivouacs  
et le hareng nouveau gobé par la tête  
et le soleil levé granite parmi les granites  
et le grand appétit de peaux  
et les ongles gelés sur les parois de la faim.  
Sans engrais germait la malapprise et patientait  
la seule compagne derrière son épaule gauche.  
Le cœur des arbres battait le pow-wow des convives  
qu'on ne voit jamais que de dos.  
Cheveux piqués de plumes, je pissais en riant aux solstices.  
Je voyais tout.  
Alors  
poussée par un vent  
sans ciel  
j'ai sauté.